

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Corti et Bienville.

Assured at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

GARNET MONDAIN.

BALS A L'OPERA.

Janvier - 1. Argonautes.

Février - 1. Olympiens.

2. Falstadiens.

3. Mithras.

4. Obéron.

5. Atlantéens.

6. Chevaliers de Momus.

7. Equipe de Protée.

8. Rex.

9. Equipe de Cemus.

Rapport intéressant

- D'UN -

GOUVENEUR MILITAIRE.

An moment où le gouverneur militaire, le Général Magoon, va se retirer de l'île de Cuba avec ses troupes, conformément au pacte signé par les Américains et les Cubains, le Général envoie à Washington, à l'autorité dont il relève, le Ministre de la Guerre, un rapport, le second du genre en une année, et le dernier bien certainement, dans lequel il note tous les incidents de quelque importance qui se sont produits sous son administration, tous les travaux qu'a entrepris et achevés son gouvernement et les inestimables bienfaits qui en découlent.

bien que certaines femmes ont eu dans le passé quelques petits airs de perdicie; mais c'est là de l'histoire ancienne. "Prétexter de la femme de Dalila pour nier la femme future, c'est se réclamer d'Icare pour nier les aéroplanes." M. Coulius pense que les femmes sont si adroites qu'elles réussissent la loyauté comme tout ce qu'elles se mêlent d'entreprendre. M. A. France se résume: "Je ne sais, dit-il, si la femme humaine est naturellement artificieuse." M. Max Nordau n'a pas manqué l'occasion de prendre un air roque et outrecuidant et de faire de pédanterie des affirmations si épaisses qu'on n'ose même pas les nommer paradoxes: "La moralité sociale est entièrement le fait de la femme... La femme est l'éducatrice morale de l'homme. Elle l'a pris, au début de l'histoire, comme brute concupiscent et dévergondée et en a fait un tache de faire un être responsable, capable de se contrôler et accessible sur l'aspect humain, même envers l'objet de ses desirs brutaux."

Loyauté de femme.

M. P. Gsell a demandé à quel-ques personnes à Paris, s'il était vrai que la femme fût moins loyale que l'homme, et ce que nous devrions, le féminisme triomphant, attendre de ses ruses. La femme a eu une très bonne presse. Il n'y a guère qu'une moitié des interrogés à déclarer que ce compagnon n'a pas le cœur bien sûr. Et encore ont-ils, sans exception, attribué cette infériorité à une longue servitude; délivrez la femme du joug, elle sera aussi loyale que l'homme. "Je crois très fermement, dit M. E. Fagnet, que la femme n'est rusée qu'à cause de la dépendance et de la subordination dans laquelle elle a vécu pendant des siècles, et qu'elle cessera d'être quand elle aura échappé à cette subordination et à cette dépendance." "Quand les femmes seront des hommes, dit paternellement M. M. Boulenger, je crois qu'elles gagneront nos qualités de désintéressement, de bonne foi et de franchise relative; il se peut aussi qu'elles acquièrent notre dureté, notre malveillance, notre prodigieuse vanité qui leur manque jusqu'à présent." De l'éloquente et généreuse réponse de M. G. Leconte, tirons ce plaidoyer pour Eve: "C'était une instinctive opprimée, avec des jalousies d'amoureuse, des angoisses de mère, avec des ruses hypocrites d'esclave et des malices d'enfant pour défendre son bonheur, se protéger des pièges, pour amadouer et vaincre l'autoritarisme capricieux du maître." Mme Claude Ferval, après avoir pensé rien avouer, se décide à plaider coupable; mais, dit-elle, à qui la faute? Les hommes, dit encore M. P. Marguerite, "ont traité la femme en esclave et en courtisane. Si elle a le vice de ces fonctions, qui donc les lui a imposés?" "En somme, on voit que les femmes ont été bien défendues. D'autres observateurs n'ont, au contraire, remarqué aucune déloyauté particulière aux femmes. M. Fou l'ée est de ceux-là. M. Claretie va jusque l'étonnement: "Pourquoi, dit-il, la femme aurait-elle moins de droiture que l'homme?" M. Haraucourt reconnaît

cornes, cette bête légendaire qui fournissait à l'antiquité et au moyen âge des cornes à boire, auxquelles on attribuait la propriété de rendre inoffensifs les breuvages empoisonnés. Et le distingué naturaliste émet le vœu que quelque homme dévoué aille tuer un rhinocéros blanc et rapporte au Muséum sa dépouille complète. Pour peu que toutes les sociétés savantes de l'univers émettent un vœu semblable et en facilitent la réalisation, le rhinocéros blanc aura bientôt cessé d'exister de par l'amour de la science. Son sort est d'ailleurs moins triste que celui du boa; si l'on tue le rhinocéros blanc par amour de la science, on écorche viv les boss par cupidité industrielle. Que va dire la Société protectrice des animaux? Il est fondé à Batavia une société pour l'exploitation, dans les Indes néerlandaises, des peaux de reptiles qui servent, de plus en plus, en maroquinerie. Mais pour qu'elles soient utilisables, il faut qu'elles aient été prises sur un serpent vivant. Voici comment on procède: Quand un chasseur de reptiles affronte le serpent vivant, on l'attache solidement par le cou à un poteau ou à un tronc de palmier. Des aides le maintiennent à l'autre extrémité. L'opérateur trace un collier avec son couteau autour du cou de l'animal. Puis il rabat la peau et, de toutes ses forces, la retourne jusqu'à la queue comme un gant. Le malheureux boa ne meurt qu'au bout de deux ou trois heures de terribles souffrances. Mais on a, en revanche, patati il, une peau irréprochable.

HISTOIRE D'ANIMAUX.

Rhinocéros blancs.--Boas écorchés vifs.

On vient, paraît-il, de rencontrer, dans la contrée du Haut-Nil, une colonie de rhinocéros blancs. C'est "l'illustration" qui nous l'apprend: Le rhinocéros blanc n'est pas mort. Alors que l'on commençait à être inquiet sur le sort d'une dizaine d'individus du type d'une colonie du Cap "réserva", il y a quelques années, dans un coin du Zougouland, le major anglais Powell Cotton vient de retrouver, entre le haut Nil et le Tchad, une colonie importante de ce mammifère qu'il avait entrevue en 1900. Ce rhinocéros n'est pas plus blanc que l'autre; il est plus juste de l'appeler camus. En effet, au lieu d'être caréné et terminé par une lèvre supérieure triangulaire, son mu-aux est tronqué carrément. D'autre part, tandis que le rhinocéros ordinaire d'Afrique, baptisé par les savants rhinocéros à deux cornes, ne mesure guère plus de 1 m. 50 à 1 m. 70 au garrot, le rhinocéros blanc atteint 2 m. 20; ce dernier est donc, après l'éléphant, le plus grand animal existant aujourd'hui à la surface du globe. Le rhinocéros vulgaire vit un peu de feuillage, mais surtout de racines et de tubercules qu'il déterre avec sa corne antérieure; en outre, c'est une méchante bête. Le rhinocéros blanc, calme et paresseux, se nourrit exclusivement d'herbages. On a cru longtemps qu'il était "monocorne". En réalité, il a deux cornes, comme son frère, mais la corne postérieure est parfois si rudimentaire qu'on la distingue mal à une certaine distance. La corne antérieure atteint souvent 1 m. 50 de longueur et l'une de ses faces est toujours aplatie, et parfois creusée d'un sillon longitudinal. Aussi, M. Trouessart, en communiquant ces renseignements à l'Académie des sciences, s'est demandé si, en la personne du rhinocéros blanc, on n'aurait pas enfin retrouvé la li-

ORPHEUM.

Le programme inauguré hier soir à l'Orpheum est excellent, et par la vogue qui en a marqué la première représentation on peut présumer que cette semaine en core le joli théâtre de la rue St-Charles ne fera que des salles comblées. Parmi les premiers numéros du programme il faut citer Paul Sanders et ses chiens savants qui présenteront au public le spectacle d'un cirque en miniature. Les chiens sont parfaitement dressés et exécutent des tours invraisemblables. McPee et Hill, deux acrobates, jettent la note gaie dans la salle. Une petite pièce en un acte, l'Operator d'une grande intensité dramatique, est fort bien jouée par M. Luther Chambers et Mlle Clara Knott. Le capitaine George Stewart, dans un monologue du plus haut comique, décrit un voyage sur un des bateaux du Mississippi au temps passé. Le cinématographe dont les vues sont fréquemment changées complète le spectacle.

CRESCENT.

La jolie comédie de George Ade, "Just Out of College", jouée pour la première fois à la Nouvelle-Orléans, avait attiré un nombreux public, hier soir, au Crescent, et les applaudissements n'ont pas été ménagés aux interprètes. Comme dans toutes ses comédies précédentes, M. Ade met en scène des personnages réels et fait une peinture exacte de la vie dans certains milieux. Son personnage principal, Septimus Pickering, chef du trust des cornichons, l'homme d'affaires roué, est fort bien rendu par M. James Cooper. L'artiste a réussi plusieurs fois à soulever les éclats de rire de la salle. Les autres sujets sont à la hauteur de leurs rôles et la pièce est enlevée avec beaucoup de brio. Ce soir, et en matinée, jeudi et samedi, même spectacle.

Une dépêche de M. Layolle.

M. George E. Pollock nous communique la dépêche qu'il a reçue hier soir de M. Jules Layolle, l'imprésario futur de notre théâtre de la rue Bourbon; elle est ainsi conçue: New York, 25 janvier. Pollock, Opéra Français. Nouvelle-Orléans. Arriverai mercredi, sept heures matin, Louisville & Nashville R. R. LAYOLLE.

A la poursuite de l'assassin Kinchen.

Amite, Lne, 25 janvier.—Il n'est survenu aujourd'hui aucun nouvel incident dans le drame qui a jeté l'émoi parmi la population de la petite ville d'Amite. Avery Bount, un des assassins de la famille Breeland, est sous les verrous et les autorités ont pris toutes les précautions nécessaires pour le soustraire à la vengeance populaire. Son complice, Garfield Kinchen, a pris le large et quoique l'on ait relevé ses traces dans un marais du voisinage, il n'a pas été rejoint jusqu'ici. Plusieurs centaines d'hommes armés sont à sa recherche et il semble impossible qu'il puisse évader longtemps les poursuites. A 3 heures, cet après-midi, un courrier est arrivé à Amite annonçant que Ben Kinchen avait été aperçu à une quinzaine de milles de la ville et que l'on espérait opérer sa capture avant la nuit. Pendant un meeting qui a été tenu hier à Amite les citoyens, un nombre de plus de cent cinquante ont résolu de demander aux autorités de poursuivre avec la dernière rigueur les assassins de la famille Breeland et d'expédier aussi rapidement que possible leur procès. Le calme le plus absolu n'a pas cessé de régner pendant toute la durée du meeting. Vers le soir les autorités de la paroisse de Tangipahoa redoutant une tentative de violence contre Blount et jugeant que les forces disponibles à Amite étaient insuffisantes pour repousser la population au cas où celle-ci se serait décidée à faire une attaque contre la prison, ont résolu d'envoyer le prisonnier à la Nouvelle-Orléans, où il est arrivé à 5 heures sous la garde du shérif Saul.

COMITE DE RECEPTION.

MM. George W. Clay, président; C. E. Allgeyer, J. E. Martin, J. J. Cannon, H. A. Larue, Pearl Wright, J. Collins, Geo. Kausler, Dr. J. P. O'Kelley, T. J. Stanton, Lynn H. Dinkins, Bussiere Rouen, Lesseppe St. Henry D. Hart, S. P. Wamsley, Sr., Hunt Henderson, Charles Jamilar, Guy Hopkins, Geo. W. Nutt, William A. Braud, Frank H. Mortimer, Y. E. Michel, Paul Geipel, Dr. E. W. Jones, A. J. Laplace, E. M. Martin, W. A. Mysing.

COMITE DU BAL.

A. G. J. Geipi, président; Joseph Baye, S. P. Wamsley, Jr., Charles Matthews, Audley M. Post, Burt Perry, Richardson Leverette, C. P. Ellis, Jr., B. L. Leary, Gus Beauregard, Emile Bienville, T. M. Gordon, William B. Grant, William McMillan, Dr. Chas. Esbleman, W. D. Bradley, Louis Plauché, H. N. Moore, Dr. Joseph Martin, Doug. as Black, Frank McN. Gordon, P. L. Freret, Jas. J. Maloché, A. Franklin Puelh, Henry H. Collins, William E. Hunter, T. Airey, Henry Plauché, Dr. Lewis B. Crawford, R. S. Stearns, Sam-C. Coleman, Paul H. Laroussi, Ashton Lawrence.

Ecole consulaire.

Washington, 25 janvier. représentant Lowden, de l'Illinois, a déposé aujourd'hui à la Chambre un projet de loi visant à l'établissement d'une école consulaire pour le bénéfice des jeunes gens qui ont l'intention de s'inscrire au service consulaire des Etats-Unis. Cette école serait établie sur le même modèle que les académies de West Point et d'Annapolis.

Equipe de Nérée.

L'Epoque Coloniale. Mlle FANNIE JACKSON, Reine;

Milles Mathilde Morill, Julia McIntyre, Laura McCloskey, L. Humphreys, demoiselles d'honneur.

Tintez grelots, le carnaval s'ouvre, le carnaval est ouvert, et les ardents de la danse vont piroetter un long mois durant. Hier soir, le dieu marin Nérée, fils de l'Océan et de Téthys, donnait son bal annuel au théâtre de l'Opéra et émerveillait ses invités par la richesse des costumes de ses sujets et la splendeur de sa demeure, pas humble, cette fois.

Le doux et pacifique vieillard avec ses yeux verts et sa barbe d'azur, rayonnait au milieu de ses cent cinquante filles, Naxades, Dryades, Naxades, et leurs époux, fils de Triton. Et ne croyez pas qu'il ait hier, retracé une page de cette histoire fabuleuse de temps révolus, révélant à Hercule le lieu renfermant les pommes d'Or qu'Eurysthée lui avait ordonné d'aller cueillir, ou quelque autre incident de sa vie mouvementée; non, c'est une époque pas très lointaine, mais que nos contemporains trouvent peut-être trop cocotte, qu'il a fait vivre aux gens de son empire: l'Epoque coloniale, époque qui nous rappelle le bon vieux temps où vivaient nos pères, dont les mœurs étaient si simples, époque où fleurissait la vertu.

Le rideau s'est levé sur un paysage charmant: une maison de campagne, à Plaquemines, comme il n'y en a plus, où l'abandonnée de l'opulence se remarquait une maison où l'hospitalité la plus large se pratiquait, dont la porte s'ouvrait à tout vent, et la table aussi. Notre civilisation était moins avancée, la vie ignorait les raffinements, la molesse dont la fortune rendait aujourd'hui, grâce à l'hygiène et à la puissance créatrice de la science, mais les joissances étaient autres, et pour vivre plus simplement, on ne vivait pas moins heureux.

Après les danses costumées, car les masques n'ont pas été eulés à se travestir, les demoiselles qui ont été appelées les premières dans la salle de bal portaient toutes des toilettes de l'époque; et après ces danses, on enleva celles de tout le monde; alors la fête a été des plus animées.

Le représentant de l'ABELLE a vainement tenté d'interroger Blount; celui-ci s'est renfermé dans un mutisme absolu après avoir cependant dit qu'il attendait d'être traduit devant la justice avant de faire aucune déclaration.

Banque en faillite.

Londres, 25 janvier.—A la requête des créanciers, un liquidateur a été chargé, aujourd'hui, des affaires de la Banque de Londres et Paris, un établissement qui a plusieurs succursales en Angleterre et sur le Continent. Des négociations sont ouvertes pour la formation d'une nouvelle compagnie qui se chargera de reprendre le bilan de l'ancienne.



SCENE DANS "JUST OUT OF COLLEGE" AU CRESCENT.

Feuilleton

- DE -

L'ABELLE DE LA N. O.

No. 41. Commencé le 15 déc. 1908

LA Princesse Noire

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PAUL MARGUERITE

DEUXIEME PARTIE

LA VENGEANCE DU MARQUIS

L'ENFANCE DE JACQUES

(Suite.)

Que pouvait avoir son mari? Si elle l'interrogeait, il le racontait, affirmant qu'il n'avait rien.

Pent-être ne fallait-il voir là que les préoccupations d'une santé médiocre, un peu de cette neurasthénie si à la mode. Et cependant... —Qu'est-ce que tu en dis? demanda Maurice, tenant toujours la lettre à la main. Elle s'approcha de lui et mit la tête sur son épaule en disant: —Ce que tu décideras sera bien. —Ma foi, puisque Morailles lui-même nous invite à passer un mois à la Roche-Torte... c'est qu'il n'a plus de soupçons, évidemment! —En dix ans, un caractère change beaucoup... —Ansel, est-ce moins de lui que je me méfiais?... Elle est restée toujours aussi vibrante... La plaie, chez elle, demeure incurable... Une imprudence de sa part... —Oui, et puis, si c'était un piège que le marquis nous tend?... —Quelle idée! —Sait-on jamais?... Pen probable, j'en conviens... Après dix ans, en effet... —Et nous l'avons revu, pendant ces dix ans. Pas souvent, quatre ou cinq fois... Jamais son attitude n'a permis de supposer qu'il eût pénétré le mystère que nous gardons soigneusement. —C'est vrai. Alors? —A-t-il fait plaisir de revoir quelques semaines à la Ro-

che-Torte? —Sans doute, c'est toute ma jeunesse, celle d'Aurore. Je serais, je ne te le cache pas, très heureuse de la revoir. Sa santé m'inquiète. Elle me parle dans ses lettres d'une maigreur, d'un état de prostration accusés. Je ne crois pas que le séjour à la Roche-Torte soit bon pour elle. —Cependant, l'air de la forêt de Fontainebleau... —Il y a trop de souvenirs dans cet air-là. Aurore ne vit que dans le passé, ce passé de bonheur si court et de douleurs si longues. —Pauvre femme!... —Jamais je n'oublierai son regard morne d'adieu, il y a trois ans, dans cet unique voyage qu'elle a pu faire à Venise pour nous voir... Une âme aussi profondément blessée est incurable. —Et Maurice ne fait rien pour la soigner. Toujours jeune, lui, toujours emporté par l'instinct du moment. Nous sommes loin de Laura Danti, qui, du moins, était une grande artiste. —C'est maintenant une chanteuse de café-concert dont il s'est épris publiquement: Maud Kise! —Qu'il y ait des êtres comme cela, est-ce que tu le comprends? Moi, ça me passe... —Les hommes sont toujours les hommes, ma chère. Les meilleurs même ont leurs défaillances.

Jeanne regarda son mari. Il avait dit cela avec une tristesse presque personnelle. Elle répondit: —Non, il y en a de loyaux. Toi par exemple. Il lui sourit, la bissa au front: —Eh bien, nous réfléchirons... En attendant... —Maman, petite maman vous n'êtes pas prête? s'écria Jacques en faisant irruption dans la pièce, coquet et joli dans son costume de marin en toute blanche et col bleu, chapeau de paille à larges rubans. Il avait mis des gants de filo-selle immaculée sur ses mains brunes lui qui détestait cette contrainte, exigeant que la grosse Louise, elle était toujours à leur service, la gresse nonnon, promise à la dignité de femme de charge, lui mit ses souliers vernis. —Allons, bonne promenade! dit Maurice en les regardant avec un sourire où il y avait, malgré lui, de la tristesse. —Pourquoi ne venez-vous pas avec nous? dit Jeanne. Il répondit d'un air insouciant: —Je crois qu'Olivera doit venir me voir. Mais je descends, je veux vous voir embarquer. Au bas du large escalier, du porche majestueux flanqué de deux lions de marbre, et des degrés de pierre s'enfonçant dans l'eau verte entre les larges piliers, la gondole, d'apparat attendait, avec les deux gondoliers et le tapis bleu dont les franges trempaient dans l'eau. Zurlu, petit, vif et bran, offrit sa manche à madame Le Chars pour qu'elle pût s'appuyer sur son bras et entrer dans la gondole, où Pistro, grand, lent et lourd, le regard. Pour Jacques,

riait, contente de voir la mère et l'enfant en beauté. —Ame simple et orléane, elle avait accepté sans contrôle la version établie à ses yeux. Jacques était réellement le fils de monsieur et de madame Le Chars. La pauvre femme avait en des chagrins: son fils, son mari étaient morts; elle n'avait plus personne à qui se rattacher que ses maîtres. Et comme ils étaient très bons pour elle, elle comptait rester toute sa vie et mourir à leur service. Jeanne était prête, Jacques trépanait de joie. —Allons, bonne promenade! dit Maurice en les regardant avec un sourire où il y avait, malgré lui, de la tristesse. —Pourquoi ne venez-vous pas avec nous? dit Jeanne. Il répondit d'un air insouciant: —Je crois qu'Olivera doit venir me voir. Mais je descends, je veux vous voir embarquer. Au bas du large escalier, du porche majestueux flanqué de deux lions de marbre, et des degrés de pierre s'enfonçant dans l'eau verte entre les larges piliers, la gondole, d'apparat attendait, avec les deux gondoliers et le tapis bleu dont les franges trempaient dans l'eau. Zurlu, petit, vif et bran, offrit sa manche à madame Le Chars pour qu'elle pût s'appuyer sur son bras et entrer dans la gondole, où Pistro, grand, lent et lourd, le regard. Pour Jacques,

Zurlu le prit dans ses bras et le passa à son camarade. —Au revoir, dit Jeanne à son mari qui lui souriait avec la même expression de souffrance contenue. Elle s'était assise à l'arrière, Jacques à son côté. Les deux rameurs, l'un à la proue, l'autre à la poupe, appuyèrent sur leur rame unique; et souples, d'un élan bientôt accélééré, la gondole descendit le grand canal. Au passage, Jacques nommait les vieux palais à sa mère, comme une leçon qu'il était fier de savoir; et les gondoliers souriaient, flattés pour leur amour pour la cité de pierre et d'eau: Venise la Belle. On filait le long du palais ducale, l'île de San Giorgio Maggiore se détachait sur le ciel lumineux, steamer s'ancraient dans le canal de la Giudecca, bordé d'entrepôts et de magaasins. On arriva bientôt au débarcadère des "Giardini publici". —Maman, j'aperçois Gisèle et sa mère! Deux charmantes apparitions agitent leurs ombrelles. La mère et la fille se ressemblaient prodigieusement, toutes deux avaient les mêmes cheveux dorés, presque artificiels, le teint rose, une grâce de fleurs de serre. Madame de Pré-Hautré, comme Gisèle, portait une robe de dentelles noires. Mais celle de

la fillette s'arrêtait au-dessus d'une mollette sans pris dans les mailles de bas de soie; celle de la mère laissait à découvert de délicates chevilles dégagées hors des souliers de chevreau blanc à boucle de strass. Toutes deux affichaient le même luxe un peu voyant, mais si joli qu'on se sentait porté à l'indulgence à force d'admiration pour tout cet art du maintien et de la toilette. —Bonjour, chère madame, dit madame de Pré-Hautré après un regard de considération pour la belle gondole officielle où les deux rameurs, immobiles, attendaient les ordres. Elle avait une voix délicieuse, ment timbrée et un charme pressenti dans le sourire. A la vérité, ce sourire était un peu tiré par un regard de carmin et le regard tirait son éclat d'un cerne de kohl bien trempé, un genre que Jeanne, si simple dans sa mise, et qui ne se pourrait jamais le visage, ne goutait guère. Mais comment se refuser absolument, en terre étrangère, aux avances d'une Française qui, comme madame de Pré-Hautré, avait l'usage du monde et tégait depuis un mois dans un des plus beaux et des plus chers hôtels de Venise? Elle se disait mariée, et il n'avait pas de motif à ne pas croire sur parole. A la vérité, on n'avait pas encore vu M. de Pré-Hautré; mais elle le disait chae-